

SYLVAIN CLÉMENT

La mère

Récit d'un miracle

roman

AUX QUATRE VENTS

EDB

« Et dans ses blessures nous trouvons la guérison. »
(Isaïe, chapitre 53, verset 5)

1

L'homme claque violemment la porte, puis s'arrête sur le seuil. Il semble hésiter comme si, au dernier moment, un scrupule le retenait. Il avale goulûment l'air frais de cette fin de journée, il en remplit ses poumons autant qu'il peut. Il respire enfin. Devant lui, des objets hétéroclites jonchent la petite cour : des tonneaux renversés, une écuelle brisée, un abreuvoir le long du mur avec, tout près, une botte de foin à peine entamée. Il ne prête guère attention à cette cour sale qu'il connaît trop bien et son regard se perd au-delà des haies et des champs, vers les collines basses de la campagne. De nouveau, il aspire à grand bruit les odeurs de la terre, les parfums des fleurs, la puanteur du fumier. S'il pouvait, il le mangerait, cet air du dehors, des sentiers

caillouteux, des marches à travers champs, des étoiles et des rosées.

Il hésite encore. Son corps se balance d'avant en arrière, lourdement. La colère marque ses traits pâles, durcis par le travail et les privations. Ses yeux, déjà sombres d'ordinaire, sont devenus noirs. Un rictus nerveux tire sa lèvre inférieure vers le bas. Il n'en peut plus. Il ne supporte plus ces quatre murs, ces mêmes tâches répétées chaque jour, cette saleté. Lui, le prisonnier volontaire, n'en peut plus d'être enfermé.

Il avance brusquement, avec un geste du bras qui semble chasser un ultime remords. À grandes enjambées rageuses, il s'enfonce dans la campagne sans se retourner. Il court presque, comme pour fuir la mesure pauvre et isolée, le lieu de son calvaire.

2

Il marche.

Avec violence, il jette un pied en avant, puis l'autre, à un rythme rapide et saccadé. Les bras ballants, sans un regard pour les paysages que la nuit commence à envelopper lentement, il fixe le sol pierreux qui se déroule sous ses pas. Il marche, droit devant lui, comme si marcher pouvait épuiser sa colère. Cela fait déjà plus d'une heure qu'il marche ainsi. Mais à mesure qu'il avance et que le souffle se fait plus court, les souvenirs le rattrapent. Il voulait fuir, mais voilà que son esprit le ramène à la vieille mesure. Les scènes passées, encore toutes fraîches dans sa mémoire, remontent à la surface et attisent un peu plus sa colère.

*

Ce matin, très tôt. Un cri le réveille. Il se précipite. Elle est à moitié tombée de son lit. La tête ne se trouve qu'à quelques centimètres du sol. Elle tente de se protéger avec les bras, mais plus elle se débat et plus elle glisse. Il la saisit par la chemise de nuit, puis par les aisselles et la redresse. Il l'installe à nouveau contre les oreillers. « Cett' fois-ci, c'était pas loin... », pense-t-il. Mais quand elle relève les yeux, ils sont remplis de reproches : « Tu m'as fait mal ! », dit-elle. Il retourne se coucher, sans parvenir à trouver le sommeil.

*

Hier soir. Comme d'habitude, il a préparé la soupe. Elle attend, sans un mot. Quand il apporte le bol rempli du liquide fumant, il tremble un peu, il ne sait pourquoi. Elle tend les mains au-dessus des draps, s'empare du bol et boit lentement. Des gouttes tombent sur la literie. « T'as encor' oublié la serviette... », glisse-t-elle dans un souffle. Elle ajoute aussitôt, avec une grimace : « Trop salé ! » La veille, c'était trop chaud. Et l'avant-veille, il avait dû changer le lit ; elle avait renversé tout le contenu du bol et s'était légèrement brûlée.

*

Jeudi matin, à l'heure de la toilette. Elle a fait sous elle, comme souvent. Il faut la soulever, la tirer, la porter jusqu'à la vieille bassine en fer-blanc remplie d'eau chaude. Il lave soigneusement ce corps sali, usé, raviné. Il lave, frotte, sèche, sans oser croiser son regard. Puis il l'habille : une robe, au bleu passé. Il retourne ensuite vers le lit, en ôte les draps maculés, les remplace par ceux qu'il a lavés la veille. Il fait tout cela au moins trois fois par semaine. Il la recouche. Cette fois-ci, elle n'a rien dit ; mais il a peur de ses yeux, de ses yeux de rancœur qui semblent l'accuser, lui, du malheur qu'elle subit.

*

Les jambes se font lourdes. L'obscurité l'enserme peu à peu. Ses pieds se frottent de plus en plus souvent aux cailloux du chemin et la nuit, cette nuit de douceur et d'étoiles où il aime tant se réfugier d'ordinaire, devient pesante et froide, presque hostile.

*

Le plus insupportable, c'est l'odeur. Tenace, oppressante, elle s'accroche à tous les meubles, transpire des rideaux. Lorsqu'on entre, on est saisi, happé par cette puanteur ; on a un mouvement de recul, on cesse de respirer quelques secondes, on tousse ; mais on comprend vite qu'on ne peut la fuir. L'odeur est là, qui étrangle. C'est une odeur de pièce jamais aérée, de poussière, de friture et de linge mouillé. Les moisissures des boiseries, l'urine dans le pot de chambre, les remèdes entassés dans un coin, les vêtements qu'on ne change guère car il n'y en a pas beaucoup : c'est tout cela, cette odeur, c'est l'obscur quotidien de l'âge et de la maladie qui avancent, inexorablement. C'est la sale odeur des vieux, la trace ineffaçable de la misère et de la mort.

Dès le seuil, le visiteur prend la mort en plein nez et veut fuir ; mais lui, qui est ici chez lui et n'a pas d'autre demeure, cette odeur est devenue la sienne. Il a découvert cela un jour, en plein marché. Un ami d'enfance lui a dit, en aparté : « Fais attention, Paul, tu commences à puer la mort, toi aussi... » Une fois rentré, il a voulu changer de vêtements ; mais il n'a pas pu en trouver un seul qui ne soit déjà atteint. Et où trouver l'argent pour acheter des habits neufs ? Où les déposerait-il pour qu'ils

ne soient eux aussi gagnés par la maladie ? Il s'est résigné ; il sait qu'il colporte, à travers la campagne, l'odeur de la camarde.

*

Il heurte soudain une pierre. La nuit recouvre désormais la terre, il ne voit plus qu'à grand-peine le chemin. Quelques mètres plus loin, une autre pierre le déséquilibre, il glisse et roule au sol. Il ne se relève pas. Il ne s'est pas blessé ; c'est seulement la fatigue et une immense lassitude qui l'envahissent. Les étoiles, au-dessus de lui, sont innombrables ; le sol, sous ses épaules, est dur et froid ; il lui semble qu'un poids très lourd appuie sur sa poitrine et le presse, de plus en plus fort. Il n'en peut plus de lutter. « Si seulement je pouvais mourir... pense-t-il, si seulement ça pouvait être maintenant... »

*

Il y a deux heures à peine. Elle vient de manger, il finit la vaisselle. Soudain, un verre se brise au fond

de l'évier. Il laisse échapper un cri, qu'il se reproche aussitôt ; s'il n'avait rien dit, peut-être n'aurait-elle rien remarqué. Un silence trop lourd lui signale qu'elle a compris. Il ramasse les morceaux, les met à la poubelle, puis finit la vaisselle sans un mot, sans oser la regarder. Il sent deux yeux d'acier lui labourer les épaules. Elle attend. Elle attend qu'il se retourne. Elle rumine l'une de ces paroles qui lui poignent l'âme plusieurs fois par jour, qui frappent les blessures les plus secrètes et ouvrent avec délectation les cicatrices mal refermées. Elle n'a encore rien dit, mais il a déjà mal, il souffre déjà de ce silence rempli de menaces, il est déjà torturé par la seule idée de la nouvelle épine qui va lui transpercer le cœur. Alors, à la fin, il se retourne lentement ; il s'adosse à l'évier ; c'est à lui d'attendre. Quelques minutes s'écoulent ; ramassée sur elle-même dans le fauteuil trop grand pour elle, elle garde les yeux baissés. Tout à coup, elle se redresse avec une étonnante vigueur, le foudroie du regard et lâche d'un ton glacial :

« C't un verre d'la grand-mère... On y tient dans la famille. »

Il ne peut répondre. Que répondrait-il ?

« Trois générations sans une fêlure, et faut qu'ce soit toi qui l'casse. »

Il attend toujours ; pourra-t-il supporter la suite ? Elle semble pourtant avoir fini, renverse un peu la tête sur le dossier. Soudain, elle se ranime, tend vers lui un visage dur et rempli de mépris, et dit d'une voix sifflante :

« Incapable ! Ton frère au moins... »

Le coup a porté. Il est comme plié en deux par la douleur. La violence l'envahit d'un coup. « Sortir, pense-t-il, sortir ! » Il se précipite, sort, claque la porte, s'arrête ; puis se lance à corps perdu dans son impossible fuite.

*

La colère est toujours là, intacte, froide comme la terre du chemin, blanche comme la lune pâle qu'il aperçoit entre les nuages. Il serre les poings. Il ne peut plus contenir cette violence qui le submerge à chaque fois qu'il a mal, qu'elle lui fait mal, comme ça, gratuitement. Il roule sur le côté, s'agenouille et frappe brutalement le sol de toutes ses forces. Il martèle la terre de ses coups, il arrache les herbes du fossé, jette les pierres le plus loin qu'il peut. Il crie, il hurle, l'enfant blessé,

l'enfant aux mille blessures qui ne guériront jamais ; il hurle, l'enfant du désespoir, et il écrase le sol de ses poings, il violente la terre aride et sauvage qui l'a vu naître, il massacre tous les chemins de son enfance.

Il s'arrête d'un coup, haletant, les mains en sang. Il contemple, stupide, l'inutilité de son geste. Le sol est face à lui, immuable ; la poussière retombe déjà. Il se sent vide et ce vide qu'il ne connaît pas lui fait peur. S'il ne peut fuir, si la mort ne lui est pas encore promise et si la violence est vaine, alors comment survivra-t-il ?